

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 25 (1880)
Heft: 11

Nachruf: Le lieutenant-colonel Fornerod-Stadler
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

N° 11

Lausanne, le 9 Juin 1880.

XXV^e Année.

SOMMAIRE. — † Le lieutenant-colonel Fornerod-Stadler, p. 241. — Le service des subsistances au rassemblement de la I^{re} Division, p. 244. — Outils de pionniers à l'infanterie, p. 247. — Circulaires et pièces officielles, p. 256.

† Le lieutenant-colonel Fornerod-Stadler.

Nous empruntons à la *Züricher Post* les détails suivants sur la vie du regretté colonel Fornerod, enlevé subitement à sa patrie, à sa famille, à ses nombreux amis.

« Auguste Fornerod-Stadler, d'Avenches, est né à Vevey le 17 mai 1839. Préparé par une éducation soignée, il entra en 1859 dans la section de chimie du Polytechnicum de Zurich, dont il suivit les cours jusqu'en 1862; à cette époque, il entra à l'École des mines de Freyberg, en Saxe. Plus tard, il utilisait en Italie les connaissances acquises dans une exploitation de mines de plomb. Après avoir fini ses études à Zurich, Fornerod passait l'école d'aspirant d'artillerie à Thoun et devenait officier dans une batterie de campagne de son canton d'origine.

Bien qu'il fût à l'étranger, le goût très vif qu'il avait pour les choses militaires le faisait revenir en Suisse chaque fois qu'un service l'y appelait; de plus, il se vouait à des études particulières d'autant plus fructueuses que ses séjours en Allemagne et en Italie lui donnaient l'occasion d'apprendre à connaître les armées étrangères, et des voyages subséquents en Allemagne, en France et en Italie étendirent et complétèrent sa culture militaire. La connaissance des langues étrangères lui facilitait ces travaux.

Dans une période de douze ans, il avança très lentement au grade de capitaine. Sentant en lui, dès sa jeunesse, une véritable vocation pour le service militaire, il saisit le moment de la réorganisation de notre armée, en 1874, pour rentrer dans sa patrie et s'occuper de la nouvelle organisation. Il passa, avec le grade de major, dans le corps des instructeurs d'artillerie, et fut spécialement chargé de la réorganisation de l'artillerie de position, où tout à peu près était à créer. En 1877, il fut nommé lieutenant-colonel.

En 1874, les quatre compagnies de position de l'élite manquaient d'une solide instruction spéciale, et trop souvent elles étaient composées de cadres dont, pour une raison ou pour une autre, l'artillerie de campagne n'avait pas voulu. Le matériel n'était guère plus satisfaisant. Le 12^{cm} à chargement par la culasse et venant des anciens canons de 12 lisses, au nombre de 118 pièces, le composaient presque exclusivement.

La nouvelle organisation porta le nombre des compagnies de position d'élite de quatre à dix, et Fornerod se donna la tâche, avec autant de zèle patriotique que de science, de former une arme qui, dans sa conviction, était destinée à jouer un rôle important dans

notre armée. Pénétré de l'idée que dans la défense de notre petit pays, au terrain coupé, par une armée de milices peu formées au point de vue tactique, le combat par des positions sûres acquerrait une importance majeure, Fornerod savait électriser la troupe pour sa tâche et faire de chaque officier un apôtre de ses convictions. Il prenait un soin tout particulier au recrutement, au développement, à l'élévation du niveau des sous-officiers de l'arme.

A côté d'une instruction soignée de la troupe dans les différentes branches pratiques du service, de la construction des batteries, du tir à grandes distances et du tir indirect, il s'occupait aussi beaucoup du côté théorique de son cadre, et malgré notre temps de service très court, en réclamant beaucoup de chacun, il a, en cinq ans d'activité, donné à notre armée une troupe qui n'est point inférieure aux autres armes. A côté de cela, il travailla sans repos à l'amélioration du matériel de position si peu en rapport avec les exigences actuelles de la guerre. Il possédait sur les armes à feu et la balistique des connaissances extraordinaires qu'il étendait par des essais non interrompus. Ainsi, il constata que l'on pouvait augmenter l'effet balistique du matériel actuel en changeant la chemise de plomb des projectiles, en renforçant la charge et en introduisant un nouveau système de fermeture. Ces améliorations sont sur le point d'être adoptées. En 1877, il a inventé et construit avec le capitaine Rubin une fusée à temps et à percussion à double effet, qui peut être graduée jusqu'à 6000 mètres. Il prit des brevets à l'étranger pour cette invention, qui reçut un prix à l'exposition de 1878 à Paris.

Constamment il rappelait aux autorités la nécessité d'un nouveau matériel de position à la hauteur de la science actuelle. Il disait avec conviction que cette question pouvait être résolue avant celle des fortifications, l'artillerie de position devant jouer un rôle considérable dans la défense des fortifications passagères.

Les efforts de Fornerod rencontrèrent bien des préjugés et le mauvais état des finances, depuis quelques années, contribua à faire ajourner la réalisation de ses idées. Malgré ces circonstances défavorables, il n'en continua pas moins à faire une masse de travaux préparatoires. L'usine Krupp a construit une pièce d'après le projet Fornerod et les essais montrèrent que cette bouche à feu était bien supérieure à celles qu'on avait construite jusqu'ici. Cherchant toujours à nous rendre indépendants de l'étranger pour l'acquisition de nos canons, il essayait de construire des pièces également puissantes, en bronze comprimé; ces pièces devaient être fabriquées chez nous, avec le bronze que nous avons. Les modèles de ces bouches à feu ont été exécutés chez MM. Sulzer, à Winterthour. Fornerod ne devait pas en voir les résultats.

Fornerod a exposé une partie de ses expériences et de ses connaissances, si étendues sur l'artillerie, dans une brochure parue peu de temps avant sa mort et intitulée « De la construction des bouches à feu. »⁽¹⁾ Cette brochure a fait sensation à l'étranger et il

1 Voir *Revue militaire suisse*, Nos 23 de 1879 et 1 de 1880. Ces articles ont été reproduits par la *Revue d'artillerie*, de Paris, traduits en allemand et publiés en brochure.
(Réd.)

n'y aurait rien d'étonnant à ce que ce travail soit utilisé hors de la Suisse avant d'être, chez nous, apprécié comme il le mérite.

Fornerod travaillait aussi avec zèle à la question des fortifications de la Suisse ; il prit part, dans l'été de 1878, avec le colonel Siegfried, aux reconnaissances le long de la frontière du Jura et du Rhin. Le colonel Siegfried apprécia bien vite les idées claires de Fornerod et lui donna une influence prépondérante dans les questions d'artillerie se rattachant à celle des fortifications. Fornerod avait une grande estime pour le chef distingué et expérimenté du bureau d'état-major ; il disait volontiers que par le travail qu'ils faisaient ensemble le cercle de ses idées militaires s'étaient grandement étendu. Le colonel Siegfried, de son côté, appréciait vivement l'esprit ouvert, les connaissances sérieuses et surtout le coup-d'œil pratique de son camarade, plus jeune que lui de 20 ans.

Nous devons encore mentionner ici la considération que Fornerod s'est acquise en défendant chaudement l'arme de notre infanterie, le vetterli. L'hiver dernier il se produisit, de divers côtés, un mouvement tendant à introduire dans le vetterli des modifications pour obtenir une trajectoire plus rasante aux grandes distances. La valeur du vetterli était considérée comme bien inférieure à celle des armes employées dans les autres pays. On proposait comme remède à cette infériorité : un allongement du projectile, une augmentation considérable de la charge et quelques changements dans la fermeture. Ces désirs avaient certainement pour but un pas vers le progrès ; mais, d'un côté, on s'était laissé un peu trop entraîner vers l'idée d'introduire une nouvelle arme dans l'infanterie et, d'un autre côté, on ne s'était pas rendu compte de l'impression défavorable qu'éprouverait le peuple en voyant discréditer son arme. La presse du moment commença à agiter ces questions. Fornerod s'en occupa avec un grand intérêt. Il fit, à la société des officiers de Zurich et en présence des instructeurs des huit divisions, une conférence dans laquelle il prouva que le désavantage résultant de la tension un peu faible de la trajectoire du vetterli était si minime qu'il était sans valeur pratique dans le combat ; que les modifications proposées pour parer à cet inconvénient sacrifieraient précisément les avantages du vetterli, savoir : une plus grande précision aux distances décisives, une munition légère et facile à transporter, et enfin un très faible recul.

Cette démonstration coupa court à un mouvement qui eut pu arrêter le développement de notre armement et la conférence de Zurich fit connaître le nom de Fornerod au grand public, deux mois avant sa fin prématurée.

Le lieutenant-colonel Fornerod était un homme d'une stature imposante, d'une grande force musculaire, d'un aspect tranquille. Les traits sérieux, mais ouverts, reflétaient une énergique volonté adoucie par une expression de grande cordialité. Il savait faire goûter son excellent enseignement à son entourage, aussi bien sous la forme d'entretiens que sous celle de cours à la salle de théorie. S'il était ici lié à des règlements ou à des instructions, il savait toujours, cependant, faire sentir son jugement pratique des choses. Soldat

dans toute sa personne, il ne tolérait aucune infraction à la discipline ; mais il supportait d'autant moins que l'on traitât mal les recrues inexpérimentées ; il enseignait de préférence aux jeunes officiers qu'une tenue correcte, sûre et tranquille, une parfaite connaissance du service donnent dans notre armée de milices beaucoup plus d'autorité que trop de punitions ; mais quand il punissait lui-même, il punissait ferme.

L'idéal de Fornerod était la formation d'un système, particulier à notre pays, d'armée nationale, appropriée aux circonstances et au terrain. C'est ainsi qu'il poussait de toutes ses forces à l'augmentation de l'élément défensif par l'organisation d'une artillerie de position bien entendue, par l'étude des positions à occuper ou à fortifier provisoirement en temps de guerre, par l'organisation de la landwehr pour défendre les points importants d'entrée dans notre pays avec des ouvrages permanents construits en temps de paix.

Les adversaires de Fornerod lui ont reproché de se représenter la défense comme trop passive. C'est là une grande erreur. Il voulait, au contraire, donner à l'élite toute sa liberté d'action et, en même temps, créer la possibilité d'opposer la première résistance en s'appuyant sur des moyens auxiliaires de nature technique et en épargnant le plus possible les forces des troupes.

Pourquoi exposer la vie d'un grand nombre de nos miliciens contre un adversaire plus fort au point de vue technique, alors que peu de soldats abrités dans des ouvrages peuvent assurer une résistance efficace rendant possible l'arrivée des troupes au moment décisif. Telle était la base des idées militaires de Fornerod, et elles n'étaient pas celles d'un visionnaire. Il savait approprier ce qu'il voulait aux circonstances particulières de son pays, qu'il aimait d'autant plus qu'il en connaissait peu à peu tous les moindres recoins.

C'est au milieu de ses travaux, au moment où ses succès commençaient à se dessiner, qu'il a quitté cette terre ; ses camarades et ses élèves ne l'oublieront jamais. »

Le service des subsistances au rassemblement de la I^{re} division.

La loi militaire de 1874 a doté l'armée d'un nouvel organe : elle a créé un corps spécial chargé d'assurer la subsistance des hommes et des chevaux de chaque division.

Ce corps nouveau a reçu le nom de Compagnie d'administration. Il y a longtemps que les armées étrangères possèdent des troupes de cette nature. En les imitant sur ce point, la Suisse n'a fait qu'obéir aux lois de la nécessité la plus absolue.

Ce n'est point ici le lieu de se livrer à une discussion puérile sur l'importance du service des subsistances : la nourriture est pour une armée ce qu'est le charbon pour une machine à vapeur. Faute de combustible, la machine au mécanisme le plus ingénieux restera inerte et sans force. Que devient une armée à laquelle on ne distribue plus régulièrement ses vivres ? Poser la question, c'est y répondre.